

## Catherine Talabard

### Femme ou mère ? Ou pas... \*

On le sait bien, la maternité ne coïncide pas avec la féminité, même si cette assimilation a pourtant existé. Entre les deux, il n'y a pas d'équivalence mais plutôt un écart. Freud, en 1929, introduit bien un hiatus entre maternité et féminité, ne serait-ce qu'en la détachant de la fonction biologique ; il en fait néanmoins un des destins de la féminité. La féminité est alors définie à partir de l'absence de pénis et par voie de conséquence du désir d'enfant qui permet de dialectiser ce point de manque. Freud repère deux ordres de difficultés : la voie œdipienne ne se confirme pas pour toutes les femmes (revendication ou refus de la féminité) et le complexe d'Œdipe sera lentement abandonné ; la limite est ici un peu floue pour situer son achèvement.

Si Freud insiste sur l'essence masculine de la libido, il repère une spécificité de la position féminine, dans le lien à la mère notamment : cette mère qui a déçu et qui reçoit une haine jalouse de la fille, qui attend d'elle bien plus encore de subsistance que de son père.

Pour la fille, la castration est un fait établi. « D'emblée, elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir <sup>1</sup>. » Elle rencontre là une difficulté supplémentaire dans la mesure où elle symbolise quelque chose à partir d'une absence qui se situe en elle.

#### Les positions féminines

En 1956, dans le séminaire *Les Psychoses* <sup>2</sup>, Lacan parle du caractère d'absence, de vide et de trou à propos du sexe féminin. Ce caractère d'absence témoigne d'une difficulté dans la symbolisation de son sexe. Une femme, pour accéder à une position féminine, s'identifie au désir de l'Autre ; elle s'exclut d'elle-même. Dans « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine <sup>3</sup> », Lacan dit qu'une femme se divise entre cette « pure absence <sup>4</sup> » dans le désir et cette « pure sensibilité <sup>5</sup> » versant de jouissance. « L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même comme elle l'est pour lui <sup>6</sup>. »

On retrouve ici l'aliénation au désir de l'Autre. Lacan évoque déjà le rapport particulier d'une femme à la jouissance ; la rencontre sexuelle la fait accéder à quelque chose qui lui est inconnu et qui ne la complète pas. Elle accède à quelque chose qui d'une certaine façon est inaccessible. Elle n'est pas entière en devenant Autre pour elle-même. Lacan reprend ce point dans son abord de la jouissance avec la logique du *pas-tout*.

Dans le séminaire *Encore*<sup>7</sup>, Lacan nous dit qu'une femme se divise dans sa jouissance, entre une part qui relève du phallique et une autre dimension qui tient au manque de signifiant dans l'Autre. Cette jouissance féminine, supplémentaire, l'absente d'elle-même, l'absente comme sujet. C'est une jouissance qui la fait inconnue à elle-même. Cette jouissance féminine se caractérise par une structure de bord. « La femme a rapport à S(A) et c'est en cela déjà qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque d'autre part, elle a rapport avec grand Phi<sup>8</sup>. »

La femme est *pas-toute* dans la fonction phallique, elle a une jouissance propre à elle, qui ne répond pas totalement à la logique du langage. C'est une jouissance qui à la fois répond au fonctionnement phallique et l'excède, elle relève d'une logique de *dé-complétude*.

Avec la théorie de la sexuation, la proposition « La femme n'existe pas » et « Il n'y a pas de rapport sexuel », la maternité n'est pas une et se partage entre deux jouissances : la jouissance phallique et la jouissance supplémentaire. Jouissance supplémentaire qui n'est pas complémentaire, sinon on retomberait dans le Tout.

Il y a une division entre femme et mère, car « d'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre<sup>9</sup> ». Je poursuis la citation, un peu plus loin : « La femme a rapport au signifiant de cet Autre, en tant que comme Autre, il ne peut rester que toujours Autre<sup>10</sup>. »

Lacan fait équivaloir la femme et le grand Autre ; d'avoir rapport au signifiant de l'Autre dans le rapport sexuel, une femme se décomplète. Dans le séminaire *Encore*, le signifiant du manque dans l'Autre, S(A), désigne la jouissance de la femme – cette jouissance qui la fait absente à elle-même et qui ne signifie rien, qui est asexuée. Certaines l'éprouvent et ne peuvent rien en dire.

« À cette jouissance qu'elle n'est pas toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente d'elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon de ce *a* que sera son enfant<sup>11</sup>. » L'enfant peut être un bouchon au manque de la mère, à sa solitude, comme désert en lien avec le manque dans l'Autre. Il vient occuper une place dans la sexualité féminine, il est

$a$ -cueilli dans le fantasme de la mère et d'une femme. En ce sens, il est possible de concevoir une articulation de la place de l'enfant et de la problématique de la jouissance.

### L'enfant condensateur de la jouissance

En 1967, lors de l'« Allocution sur les psychoses », Lacan donne une indication intéressante quant à l'articulation de la place de l'enfant par rapport à la jouissance. Il vient en place d'objet  $a$  dans le fantasme de la mère ; son corps répond à l'objet  $a$  ; il est condensateur de la jouissance de la mère. Il condense la jouissance de la mère en comblant son manque.

Dans la « Lettre à Jenny Aubry », Lacan reprend cette question de l'enfant comme objet  $a$  dans le fantasme d'une femme. « L'enfant sature en se substituant à cet objet, le mode de manque où se spécifie le désir (de la mère), quelle qu'en soit la structure spéciale : névrotique, perverse ou psychotique <sup>12</sup>. »

L'enfant fait l'expérience du désir de l'Autre et il fait l'épreuve de l'énigme de ce désir. « Que me veut-elle ? » Il y répond en occupant une place, celle du phallus. Il subjective le manque de signifiant dans l'Autre.

Avec cette élaboration, le père intervient non pas pour substituer son nom au Désir de la Mère comme c'était le cas dans la métaphore paternelle, mais pour introduire son nom dans le désir de la mère, afin d'extraire et de vectoriser la jouissance qu'elle a condensée sur son enfant à travers son fantasme. Cet enfant qui a saturé son mode de manque. Le Nom-du-Père est ici le vecteur qui incarne sa loi dans le désir de la mère. Il ne s'agit plus de métaphore avec une logique de substitution signifiante, mais de soustraction, ou encore d'extraction de jouissance.

Cette conception de l'enfant comme objet  $a$  dans le fantasme d'une femme permet l'articulation du désir d'enfant à la problématique de la jouissance et à ce qui ne peut pas se symboliser. Cela m'a semblé un bon point d'appui pour examiner les occurrences du désir d'enfant lorsque la jouissance phallique ne borde pas le trou dans l'Autre.

### Les occurrences du désir d'enfant

Ce désir d'enfant peut toucher aux limites de l'impossible, en tant qu'il confronte le sujet à un point de mortification radicale, insupportable. C'est un pur réel.

Pour certaines, la maternité est purement et simplement une mort annoncée. En effet, la grossesse d'un proche fait vaciller le sujet aux limites

du délire. Les cauchemars montrent un être aux traits vieillis, effrayé, perdu dans une forêt immense et dangereuse. Il porte les stigmates de l'horreur d'une jouissance rencontrée dans l'enfance, dans laquelle le sujet se reconnaît avec certitude !

Retour d'une jouissance innommable, la maternité comme sa naissance sont en continuité avec la mort, tout le symbolique est réel. Sa naissance se superpose à la dimension d'être tuée par l'Autre.

Il n'a pas été possible de construire une représentation de mots sur la maternité ; dans ce cas, l'idée de celle-ci se confronte directement à la Chose. Le sujet vacille, car il se retrouve face à une jouissance illimitée, hors sens, une jouissance qui n'est pas bordée par la jouissance phallique. L'idée de l'enfant est équivalente à la position de l'objet *a* comme pur réel dans le désir de l'Autre. Une sorte de duplication d'elle-même. Cette jouissance qui aimante le sujet évoque le « Horsexé » comme hors lien social propre à la schizophrénie.

La cure lui a permis de suppléer à la dimension de forclusion du lien à l'Autre dans son rapport à la jouissance, par un signifiant qui conjoint l'extérieur et l'intérieur. Il supplée par une action artistique qui trace en creux la jouissance rencontrée au lieu de l'Autre et la localise en elle, au niveau de son corps.

On saisit bien, dans le séminaire *Encore*, comment le sujet symbolise le désir de l'Autre en inscrivant la jouissance de l'Autre dans la jouissance du corps de l'Autre <sup>13</sup>.

Dans la névrose, l'enfant explore l'énigme du désir féminin et de la jouissance d'une femme pour un homme porteur du phallus. Il interroge le signifiant qui manque dans l'Autre et le mode de manque de la mère. À la question « Que désire ma mère ? », il répond : le phallus. C'est comme ça qu'il symbolise le rapport sexuel entre un homme et une femme. Il y répond au prix de la névrose, il s'interroge sur son sexe et sur son existence, nouant par là les symboles de la mort et de la procréation. Face à ce qui ne peut se dire du rapport sexuel, il s'appuie sur la fonction phallique en ce sens que le Nom-du-Père inscrit sa jouissance dans une structure de langage liée au phallus. Ce phallus dont Lacan nous dit qu'il est « le signifiant privilégié de cette marque où le logos se conjoint à l'avènement du désir <sup>14</sup> ».

Dans la psychose, il y a sans doute une particularité dans la manière de symboliser la jouissance de l'Autre par un corps qui n'est pas pris dans le mythe œdipien.

Certains cauchemars au moment de la grossesse témoignent de l'impossibilité de symboliser la maternité. Ainsi, une telle accouche d'un animal imaginaire et mythique, ayant pour trait la bifidité, que cette femme cherche à réintroduire. Ici s'indique un trajet qui est de tenter de symboliser cette jouissance asexuée, homme et femme en même temps, dans cet objet qu'elle met dedans et dehors en même temps. Elle ne peut pas conjointre l'extime à l'intime ; c'est une jouissance qui ne signifie rien et qui est asexuée. Il n'y a pas de métaphorisation de l'objet *a*. Parfois, un désir d'enfant revient avec cette même teneur d'image vide, comme s'il équivalait à une duplication du précédent.

Toujours dans le séminaire *Encore*, Lacan parle de « ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps. Ce sont ces caractères sexuels qui viennent d'au-delà <sup>15</sup> ».

Ce qui apparaît dans les cauchemars, ou dans celui de l'arbre qui aura pris racine, c'est la tentative, dans sa maternité, de prendre ces signes bizarres sur son corps. En effet, pour assurer la fertilité, certains arbres doivent être plantés en jumelant un mâle et une femelle. La grossesse est alors prise comme un trait premier, un duplicata d'elle-même, la copie de l'animal mythique ou la semence de l'arbre qui aura pris racine. Pour d'autres, la maternité s'inscrit dans un programme tout à fait singulier qui vise à boucher la béance de l'Autre. Ces sujets font appel à la science pour vérifier que l'enfant est bien vivant en demandant des échographies supplémentaires à celles qui sont prévues. Les échographies sont des échos à la « graphie », c'est-à-dire à la manière dont un enfant s'inscrit quand il ne peut pas s'écrire symboliquement. Le recours à un test génétique est dans cette même logique, la science permettant d'inscrire ce qui de la filiation ne peut pas être symbolisé. C'est à ces conditions que l'enfant sera appréhendé comme vivant.

Si, dans la névrose, la vie porte la mort du corps de le répéter, dans la psychose, il n'y a pas d'accès à la jouissance du corps de l'Autre. Parfois la maternité, aussitôt arrivée à son terme, conduit à la nécessité de réserver le même donneur. Dans ce cas, le sujet plaque un double sur ce qui vient de se produire ; il n'y a pas d'écoulement du temps, ce temps nécessaire pour l'inscrire dans une répétition qui fait appel au refoulement.

*Mots-clés : féminité, sexualité et jouissance.*

---

\*[↑](#) Présenté aux Journées nationales EPFCL-France 2020 : « Faire des enfants, ou pas », par visioconférence, les 5 et 6 décembre 2020.

- 1.[↑](#) S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, p. 127.
- 2.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981.
- 3.[↑](#) J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
- 4.[↑](#) *Ibid.*, p. 733.
- 5.[↑](#) *Ibid.*
- 6.[↑](#) *Ibid.*, p. 732.
- 7.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.
- 8.[↑](#) *Ibid.*, p. 75.
- 9.[↑](#) *Ibid.*
- 10.[↑](#) *Ibid.*
- 11.[↑](#) *Ibid.*
- 12.[↑](#) J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 374.
- 13.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 11.
- 14.[↑](#) J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 692.
- 15.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 11.